**Cahiers d'études africaines**

**157 | 2000**
**Varia**

# Reis, João José & Dos Santos Gomes, Flávio, eds. – *Liberdade por um fio. História dos quilombos no Brasil.* São Paulo, Companhia das Letras, 1996, 509 p.

**Marion Aubrée**

**Édition électronique**
URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/10
DOI : 10.4000/etudesafricaines.10
ISSN : 1777-5353

**Éditeur**
Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 janvier 2000
ISBN : 978-2-7132-1346-5
ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**
Marion Aubrée, « Reis, João José & Dos Santos Gomes, Flávio, eds. – *Liberdade por um fio. História dos quilombos no Brasil.* São Paulo, Companhia das Letras, 1996, 509 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 157 | 2000, mis en ligne le 24 avril 2003, consulté le 24 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/10 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.10

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

# Reis, João José & Dos Santos Gomes, Flávio, eds. – *Liberdade por um fio. História dos quilombos no Brasil*. São Paulo, Companhia das Letras, 1996, 509 p.

Marion Aubrée

Cette histoire des *quilombos* brésiliens, que l'on appellerait en français « républiques d'esclaves marrons »[1], est tout à fait bienvenue dans la mesure où elle est la première du genre et regroupe, entre autres, des articles signés de quelques-uns des meilleurs spécialistes actuels de l'histoire coloniale du Brésil, tant du côté brésilien que du côté anglo-saxon. L'ouvrage présente dix-sept articles qui nous permettent de découvrir l'ampleur et la diversité de la résistance esclave depuis les débuts de la traite jusqu'à l'abolition. En effet, les non-spécialistes ignorent le plus souvent qu'au-delà du fameux *Quilombo dos Palmares,* paradigmatique par son étendue et la longueur de sa résistance armée face aux troupes coloniales, le marronage s'est développé à peu près partout où il y avait concentration d'esclaves. C'est, comme le soulignent les deux organisateurs, la richesse de ce livre que de mettre en valeur cette multiplicité.
Les diverses collaborations apportent des éléments d'analyse sur l'ensemble des régions où les esclaves fugitifs ont tenu un rôle important pour l'histoire de la construction socioculturelle brésilienne. Hormis le travail de Pedro Funari, qui présente les résultats d'une recherche archéologique novatrice commencée en 1992 dans la Serra da Barriga (aire de résistance de Palmares), les autres études sont presque toutes traversées par quelques grands thèmes qui alimentent les documents historiques et permettent de mieux cerner l'attitude des autorités coloniales, tant civiles que religieuses, mais aussi d'approfondir la connaissance, en revenant sur quelques idées reçues, des relations réelles qui ont existé entre les diverses ethnies amérindiennes et les esclaves fugitifs ainsi qu'entre ces derniers et le reste de la société civile. Par ailleurs, cet ouvrage montre clairement que, si dans les régions du littoral atlantique où

ont été concentrées dès le début de la traite les populations esclaves rurales et urbaines, le *quilombo* apparaît dès la fin du XVI[e] siècle, le phénomène a continué de se propager tout au long des époques coloniale et impériale jusqu'à l'abolition (1888) vers les régions les plus reculées du pays, tels le Mato Grosso qui fait l'objet de l'article de Luiza Volpato, ou encore le Maranhão et l'Amazonie qui sont traités, respectivement, par Matthias Assunção et Eurípides Funes.

L'amplitude et la résistance du *quilombo* de Palmares (presque un siècle) reste inédite dans l'histoire des Amériques. Les auteurs qui lui ont consacré leur étude nous apprennent que bien que la majorité des habitants estimés -- entre 1 500 et 6 000 personnes, selon les sources -- étaient des noirs fugitifs, on y trouvait aussi des blancs appartenant aux minorités persécutées pour leurs croyances religieuses (hérétiques, juifs et maures) ou pour leurs pratiques illégales (sorciers, voleurs, criminels) ainsi que des indigènes. La présence de ces derniers est confirmée, nous dit Funari, par les fragments de céramique mis au jour dans les fouilles. Et c'est justement à partir de l'expérience de Palmares que s'est construite, postérieurement, toute la politique de répression mise en place par les autorités coloniales.

Ronaldo Vainfas et Silvia Lara traitent, chacun à leur manière, de la peur engendrée chez les colonisateurs par l'établissement puis l'organisation défensive de ce *quilombo* qui croissait chaque fois davantage ; le problème économique (perte d'une partie de la main-d'oeuvre servile) devenait alors un problème politique (état dans l'État) que les puissances temporelles et spirituelles se sont acharnées à éradiquer puis à ne plus laisser se reproduire dans de telles proportions. Ainsi, après avoir souligné que les Ignaciens ont, pour des raisons politiques, toujours soigneusement omis le nom de Palmares tant de leurs écrits que de leurs sermons, R. Vainfas se consacre à l'analyse du discours jésuite sur l'esclavage et met en évidence l'attitude paradoxale de la Compagnie ainsi que la diversité des points de vue et des propositions de solution qui s'y développèrent. S. Lara a, pour sa part, recours à des sources non pas religieuses mais législatives pour montrer comment c'est autour et après Palmares que se construit « lentement », dans l'ensemble des capitaineries, l'appareil répressif systématique pour prévenir le marronnage qui culmine avec l'apparition du *capitão-do-mato* (chasseur d'esclaves professionnel) à qui revint la charge légale et lucrative de capturer les fugitifs.

Luiz Mott illustre la convergence de vision entre autorités civiles et religieuses à travers une étude du syncrétisme qui semble s'être établi entre ce personnage répresseur et saint Antoine de Lisbonne, plus connu comme saint Antoine de Padoue. Divin *capitão-do-mato,* saint Antoine ? L'anthropologue base sa thèse sur deux éléments. D'une part, le fait que l'hagiographie du saint souligne qu'il est le recours des causes et des choses perdues. D'autre part, L. Mott analyse l'histoire brésilienne de saint Antoine et montre comment celui-ci se vit octroyer les unes après les autres toutes les promotions de la hiérarchie militaire, participant (statues ou bannières) aux campagnes contre Palmares, et devenant ainsi pendant au moins deux siècles le « saint guerrier » par excellence.

Richard Price, anthropologue états-unien spécialiste des cultures afro-américaines, se livre, lui, à un hypothétique essai de reconstruction de ce que pourrait avoir été l'organisation sociopolitique de ce *quilombo,* et met en question la vision « monarchique » qu'en ont eue les Portugais. Il le fait à partir de son propre travail de terrain chez les Saramakas du Surinam qui lui a permis de recueillir la mémoire ancestrale des descendants d'esclaves fugitifs de cette région. Le destin de Palmares a

été tragique et il ne reste plus de descendants directs pour en parler. Toutefois, le propos de R. Price pourrait être soutenu par le recueil de l'histoire orale des communautés amazoniennes issues du marronage sur lesquelles Eurípides Funes fait, dans ce même ouvrage, porter sa recherche historique, ou des communautés survivantes de Goiás dont parle Mary Karash.

L'autre région de forte concentration d'esclaves est celle des Mines générales (Minas Gerais), où l'extraction de l'or et des pierres précieuses requérait une main-d'oeuvre abondante. Les auteurs qui en traitent ont concentré leurs recherches sur le XVIII^e^ siècle, moment où l'activité extractive fut à son apogée. L'énorme afflux de population esclave entraîna là aussi une importante dynamique de marronnage. Par exemple, C. M. Guimarães relève, entre 1710 et 1798, pas moins de 160 *quilombos* dont la destruction a fait l'objet d'un rapport. Laura de Mello e Souza, fort connue depuis son pénétrant ouvrage *O diabo e a terra de Santa Cruz,* étude historique sur la sorcellerie et la religion populaire, a ici concentré son travail autour d'une expédition à la recherche d'or et de *quilombos,* menée en 1769 par Inácio Correia Pamplona, célèbre localement pour son action « civilisatrice » mais aussi, plus tard, pour avoir été l'un des traîtres à la *Inconfidência Mineira* (Conspiration des Mines). La richesse des documents découverts par l'auteur lui permet d'analyser certains modes culturels quotidiens insoupçonnés dans ces parages, comme le fait que Pamplona était partout accompagné de musiciens, esclaves, pour rythmer l'ensemble des activités « civilisatrices », religieuses, laudatives, poétiques ou guerrières.

Par ailleurs, C. M. Guimarães, pour Minas, et Mario Maestri, pour le Rio Grande do Sul, soulèvent une problématique qui n'avait jusqu'ici pratiquement pas été travaillée, mais que l'on retrouve en filigrane dans plusieurs autres articles. Il s'agit de décrypter et comprendre la manière dont s'exerçait le pouvoir à l'intérieur des *quilombos* et comment se transmettait éventuellement la chefferie. M. Maestri s'étonne, par exemple, de découvrir que tel chef *quilombola* employait des châtiments corporels contre ceux qui s'opposaient à son autorité, et montre combien la discipline était forte dans des communautés où l'union de tous les membres était vitale. C. M. Guimarães, de son côté, envisage le *quilombo* comme un « projet politique qui rend évidentes les stratégies d'autonomie de ses membres » et les insère ainsi, même clandestinement, dans une dynamique sociale plus générale. Ce sont aussi ces relations des *quilombolas* avec la société environnante qui sont l'objet des articles de Donald Ramos sur les Mines générales au XVIII^e^ siècle, et de Flávio Gomes sur la région de Rio au XIX^e^ siècle. Ainsi, le regret exprimé par J. J. Reis sur le fait que la conception qui prévaut encore est celle d'un *quilombo* isolé du reste de la société semble tomber à la lecture de ce livre dans lequel il présente lui-même une étude sur la région d'Oitizeiro dans le Recôncavo bahianais. Cette étude démontre qu'au début du XIX^e^ siècle des hommes libres et leurs esclaves assumaient, respectivement, le rôle d'employeur et de « protecteur » des fuyards.

Mais lorsqu'ils entraient dans la forêt, les fugitifs se trouvaient face aux occupants amérindiens avec lesquels leurs relations ont été très diverses, comme en témoignent les travaux de Luiza Volpato (Mato Grosso) et ceux de Mary Karash (Goiás). Dans le premier cas, l'auteur s'attache à analyser les documents concernant plusieurs *quilombos* dont le plus important, Quaritarê, était composé de soixante-dix-neuf noirs et d'une trentaine d'indiens. Dans celui-ci on trouvait une organisation hiérarchique très sévère mais, pour tous, les documents font état d'une prospérité certaine, en particulier agricole, que l'auteur attribue à l'hétérogénéité de leur composition ethnique qui

faisait se rejoindre plusieurs savoir-faire. Mary Karash, pour sa part, éclaire les attitudes différenciées des ethnies indiennes indépendantes face aux *quilombolas.*
Le Nordeste a donc été le « berceau » des *quilombos* et du plus grand d'entre eux. La très forte concentration de main-d'oeuvre agricole et domestique engendrée, en particulier, par le « cycle du sucre », a fomenté le regroupement, dans les forêts du littoral, et la constitution de *quilombos* qui se sont faits et défaits au gré des répressions et des captures jusqu'à l'abolition. Ainsi M. J. Carvalho montre que, dans le Pernambuco, cette mémoire est inscrite à la fois dans les toponymes d'origine africaine -- traces d'anciens *quilombos* -- que l'on trouve jusqu'aux portes de la ville de Recife et dans le culte populaire de la Jurema, d'origine indigène, dont l'une des figures principales est Malunguinho. Cette entité dont le nom, d'origine bantou (malungo), a subi un processus de bricolage linguistique à travers l'adjonction du suffixe « inho » propre au parler rural portugais, est pour M. J. Carvalho la marque de la « créolisation » des Africains en terres brésiliennes qui, selon elle, s'est produite justement à travers la masse de *quilombolas* qui se sont dispersés -- c'est le cas de le dire -- dans la nature.
En accord avec le propos de J. J. Reis, Robert B. Schwartz a décidé, lui aussi, de montrer que les deux grandes stratégies de résistance à l'esclavage (*quilombo* et insurrection), en général traitées séparément, doivent au contraire être envisagées comme deux tactiques articulées entre elles. Il base son propos sur l'analyse d'une enquête judiciaire inédite portant sur une révolte avortée de 1814. Il y met en valeur le rôle que les fugitifs pouvaient remplir dans la coordination et la mobilisation des insurgés et montre, à son tour, les échanges continuels existant à tous les niveaux entre univers rural et urbain.
En ce qui concerne le Maranhão, M. Rohrïg Assunção vient à son tour confirmer cette dynamique en montrant que l'action des *quilombolas* dans cette région les a aussi menés à participer à des mouvements politiques plus amples, en particulier au moment où la guerre d'Indépendance faisait s'affronter les diverses factions des élites régionales, déstabilisant ainsi l'ensemble de la société dont les classes les plus démunies en profitèrent pour se soulever. L'auteur analyse en particulier la *Balaiada,* insurrection des esclaves de la région qui dura de 1838 à 1841.
Pour conclure, il ressort de cet ouvrage extrêmement riche en documentation et en nouvelles hypothèses que lesdites « républiques » (dont certaines comptaient moins de dix membres), tout en se protégeant d'une société qui -- prise dans son ensemble -- leur voulait bien du mal, n'en maintenaient pas moins avec celle-ci des relations de voisinage constantes. Ces relations pouvaient impliquer le pillage ou le rapt des femmes (indiennes dans leur grande majorité) ; mais en maints autres cas, elles concernaient l'échange de produits, d'informations et parfois l'allégeance à ceux qui leur assuraient une protection en cas de danger imminent, tels les Bénédictins de la région de Rio dont parle Flávio Gomes qui toléraient sur leurs terres des regroupements de *quilombolas* auxquels ils assignaient des lopins à cultiver dont la production arrivait jusqu'au marché de la capitale. Ce livre montre globalement que les *quilombos* sont à l'origine de la masse rurale métissée qui, jusqu'à ce jour, cherche à gagner dans la société brésilienne une place digne de son apport historique et de ses luttes.

## NOTES

**1.** Même si, comme le démontre J. J. Reis dans son article sur Oitizeiro, ce nom est parfois donné à des regroupements de fugitifs qui ne sont pas vraiment autonomes.